

Tous ces pays nouveaux, qui sont autant de débouchés pour le commerce du monde, ne sont pas accaparés par les Anglais pour leur propre usage seulement. L'étranger peut y venir et s'y installer sans avoir aucune formalité à remplir, aucune taxe à payer. Il peut continuer à y parler sa langue, y suivre sa religion et y jouir de tous les droits de citoyen. Et, s'il n'est ni trop entêté ni trop âgé pour apprendre, il pourra prendre de bonnes leçons dans ces pépinières de la liberté.

Si je n'ai pas réussi à prouver que, malgré leurs mille et un travers, les Anglo-Saxons sont les seuls peuples de la terre qui soient parfaitement libres, j'ai perdu mon temps, et je vous ai fait perdre le vôtre, chers lecteurs.

Les habitants des colonies sont fiers aujourd'hui de s'appeler Australiens, Canadiens et Africains. L'esprit national s'accroît tous les jours, et c'est John Bull lui-même qui l'alimente. Tout Anglais qui va s'établir aux colonies cesse, après quelques années, d'être Anglais; il est Canadien, Australien ou Africain, et jure par sa nouvelle patrie. (1) Ces Anglo-Saxons ont l'aptitude, la science gouvernementale innée en eux, et c'est par pure politesse envers la vieille Angleterre qu'ils acceptent des gouverneurs, et encore à la condition formelle qu'ils ne s'occuperont pas plus de politique que ne le font la reine et les membres de la famille royale. Si la reine se permettait de dire en public qu'elle préfère les conservateurs aux libéraux, la monarchie anglaise n'aurait pas dix ans à vivre. Si le gouverneur de quelque colonie se permettait de parler en public autrement que par la bouche des ministres élus par le peuple, la colonie proclamerait son indépendance, la semaine suivante, et le gouverneur aurait à s'embarquer sur le premier paquebot en partance.

Si jamais aucune des colonies anglaises proclame son indépendance, elle gagnera en prestige à ses propres yeux, mais elle ne secouera aucun joug, elle ne pourra être plus libre qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ce sera une succursale assez forte pour faire ses affaires sans le secours de la maison mère, qui l'avait guidée dans ses premiers pas sans jamais lui demander compte de ses actions.

(1) Ceci n'est pas tout à fait vrai quant au Canada. Une bonne moitié des colons anglais seraient prêts à sacrifier leur pays d'adoption à la mère-patrie. (Note de la rédaction.)

Il y a beaucoup de gens en Angleterre qui s'imaginent que l'avenir réserve à l'empire britannique une confédération ayant son centre à Londres.

S'il est, dans tous les voyages que j'ai faits chez les Anglo-Saxons du monde entier, une conviction profonde que j'aie acquise, je dis *une conviction* et non pas une *impression de voyage*, c'est que les colonies n'accepteront jamais la réalisation de ce rêve auquel se livrent plusieurs chauvins anglais. D'abord, les colonies sont beaucoup trop jalouses les unes des autres pour accepter l'amalgamation. Chacune voudra conserver son individualité et sa nationalité. De plus, aucune d'elles n'a le moindre désir de se voir compromise dans les querelles que l'Angleterre peut avoir un jour avec quelque nation européenne. John Bull ferait bien de rayer les mots *Confédération britannique* de ses papiers. A l'exception du Canada, qui pourrait bien un jour faire partie des Etats-Unis, les colonies resteront succursales de la Maison John Bull et Cie, où elles seront indépendantes. Pour penser autrement, il ne faut pas avoir tâté le pouls de ces pays-là.

Pour tout homme jeune, sobre, travailleur et persévérant, aucun pays ne présente plus d'avantages et plus d'avenir que les colonies.

Ces colonies n'ont que faire de jeunes Européens blasés qui viennent leur offrir des restes.

Les colonies sont comme de belles jeunes filles qui ont la conscience de leur valeur : elles n'ont aucun désir qu'on les épouse pour faire une fin. Elles ont déjà trop de rebut. Ce qu'il leur faut, c'est de la jeunesse fraîche, ardente, des travailleurs de toutes sortes, des artisans intelligents, des viticulteurs, des agriculteurs, des gens sains de corps et d'esprit, intègres, pratiques et laborieux. A ceux-là elles promettent le succès, et invariablement tiennent leur promesse.

Si j'avais vingt ans, j'irais peut-être m'établir en Australie, en Nouvelle-Zélande, au Canada, ou en Afrique. Mais j'arrive à l'âge où l'on se cramponne au passé, où l'on ne saurait rester encore jeune qu'à l'aide des souvenirs et du même entourage. Je suis trop accoutumé à ma vieille Europe pour pouvoir aujourd'hui m'en passer.

Après avoir été des années à voyager sans cesse à travers tous ces pays nouveaux, il me tarde d'aller